Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1996)

Heft: 1-2

Artikel: Charles Sanders Peirce : "la pensée-signe"

Autor: Leyvraz, Jean-Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870256

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHARLES SANDERS PEIRCE
«LA PENSÉE-SIGNE»

Nous soulignons ici quelques aspects essentiels de l'œuvre considérable de Charles Sanders Peirce, fondateur du pragmatisme : sa théorie des signes, et les problèmes de la croyance et de la vérité. En conclusion, nous examinons les relations entre sa théorie des signes et sa métaphysique réaliste.

C'est sous le titre *La Pensée-signe* qu'est paru aux éditions Jacqueline Chambon un ouvrage important de Claudine Engel-Tiercelin consacré à Charles Sanders Peirce. On peut aussi lire un autre ouvrage de Mme Tiercelin intitulé : *C. S. Peirce et le pragmatisme*, aux Presses Universitaires de France.

Charles Sanders Peirce (1839-1914), fils de Benjamin Peirce, mathématicien à Cambridge (Etats-Unis) est, avec William James et John Dewey, l'un des philosophes de l'école du pragmatisme, dont il est le fondateur. Le champ des intérêts et des activités de Peirce est très étendu. De la chimie à la pensée médiévale, des mathématiques et de la logique à la psychologie, à l'épistémologie et à l'ontologie, Peirce touche à presque tous les domaines du savoir.

Cependant, aucun éclectisme éparpillé chez lui : son intérêt premier fut «d'ouvrir à une nouvelle conception de l'enquête scientifique, de la signification et de la connaissance, au service d'une métaphysique scientifique et réaliste, fortement inspirée de Duns Scot[1]».

Nous nous proposons ici le but modeste d'attirer l'attention sur deux aspects de la pensée de Peirce : l'usage de la notion de «signe», utilisée dans un sens très étendu, et les problèmes de la croyance et de la vérité[2].

---

1. Claudine TIERCELIN, *C. S. Peirce et le pragmatisme*, Paris : P.U.F., 1993, 4e de couverture.

2. Pour les principaux textes de Peirce dans l'original anglais, voir : *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, 8 vol., Cambridge (Mass.), Harvard

En conclusion nous voudrions souligner l'actualité de la pensée de Peirce en examinant les relations entre sa sémiotique et sa métaphysique réaliste.

L'usage que fait Peirce de la notion de signe peut surprendre : pour lui, il n'y a rien qui ne soit signe. Une telle extension de ce terme pourrait faire croire que la pensée de Peirce ne comporte aucune réalité extérieure et qu'il s'agit d'un idéalisme radical (tel qu'on l'a attribué, à tort, à Berkeley). Il n'en est rien. Nous y reviendrons en conclusion.

La raison pour laquelle Peirce demeure un réaliste convaincu est à chercher dans sa critique de l'intuition et du cartésianisme. Pour Peirce, il n'y a pas d'un côté l'esprit et de l'autre une réalité que l'esprit pourrait saisir par une intuition directe qui la lui livrerait sans secret, substance ou atomes ultimes.

Peirce nie que l'homme possède aucune des quatre facultés suivantes :

1. Nous n'avons aucun pouvoir d'introspection, mais toute notre connaissance du monde intérieur est dérivée par un raisonnement hypothétique de notre connaissance des faits extérieurs.
2. Nous n'avons aucun pouvoir d'intuition, mais toute notre connaissance est logiquement déterminée par des connaissances antérieures.
3. Nous n'avons pas le pouvoir de penser sans signes.
4. Nous n'avons pas de conception de l'absolument inconnaissable. (5.265)[3]

Si nous ne pouvons penser sans signes, ce n'est pas que la réalité nous soit masquée par les signes. Peirce nie que nous ayons une conception de la «chose en soi» et donc n'admet pas la distinction kantienne entre phénomène et chose en soi. Notons que, par ailleurs, Peirce est influencé par Kant, qu'il tient en haute estime. Il s'en inspirera dans sa liste de catégories.

La raison qui rend nécessaire l'usage des signes, c'est, d'une part, le caractère inépuisable et indéterminé de la réalité, qui est tout entière signes, et d'autre part la nature des rapports entre pensée et réalité :

U.P., vol. I-VI, éd. Ch. Hartshorne et P. Weiss (1931-35) ; vol. VII-VIII, éd. A. Burks (1958) ; *Writings of C. S. Peirce : a Chronological Edition,* Bloomington : Indiana U.P., 5 volumes parus en 1993. 30 volumes sont annoncés. Signalons en traduction : *Textes anti-cartésiens* (articles de 1868) et les deux articles de 1878, tr. et intr. J. Chenu, Paris : Aubier, 1984.

3. Ces chiffres renvoient à la numérotation des *Collected Papers.* Ici : vol. 5, § 265.

cette nature est ternaire ; il n'y a pas seulement la perception face à son objet, mais à cette dualité se joint nécessairement une instance tierce *d'intelligibilité* du rapport entre la perception et son objet.

Peirce aura cette conception originale de considérer ce qui *interprète* le rapport au monde comme n'étant pas limité aux concepts que l'homme se forme de ce rapport, mais devant être étendu à toutes choses. Les catégories nous diront que le processus de *semiosis* comporte en tous ses éléments un aspect de *tiercéité,* un aspect qui constitue le caractère d'intelligibilité, de règle ou de loi dans toute opposition ou dualité.

Ainsi, tout est signe, mais nous sommes assez loin de la dialectique hégélienne du concept. En effet, Peirce critique Hegel pour n'avoir pas souligné l'irréductibilité catégorielle de l'opposition ou *secondarité*, c'est-à-dire la rupture de l'intelligibilité par une factualité qui ne se laisse pas réduire au concept, factualité brute différente, me semble-t-il, de la négativité hégélienne.

La *primarité,* elle, est l'élément du virtuel ou, si l'on veut, de l'imaginaire, domaine catégoriellement distinct du «choc» de l'existence brute que représente la secondarité, l'opposition.

Tout est signe ou tout peut l'être : «Tout cet univers est imprégné de signes, sinon composé exclusivement de signes.» (5.448, n° 2) Platon avait dit : la pensée est un dialogue de l'âme avec elle-même. Pour Peirce, le sujet de la pensée est lui-même dialogue : «Nous devrions dire que nous sommes en pensée et non que les pensées sont en nous.» (5.289) Cela ne signifie pas qu'il n'y a que des pensées sans sujet, mais revient à la thèse disant que nous n'avons pas la faculté d'intuition. Nous n'avons pas davantage un accès immédiat, intuitif, à nous-mêmes que nous n'en avons un au monde extérieur. Peirce n'en affirme pas moins la réalité aussi bien de nous-mêmes que du monde.

La pensée de Peirce se distingue de l'empirisme issu de Hume par une ontologie où l'on ne trouve pas d'impressions ou d'idées *simples*, mais un horizon toujours constitué de signes, toujours empreint de vague et d'indétermination : la réalité elle-même est inexacte. Mais cette pensée se distingue d'autre part d'un transcendantalisme issu de Kant. Certes, la sémiotique de Peirce est née de la logique et l'on pourrait y chercher une logique transcendantale ; mais on ne la trouvera pas. Nous nous en convaincrons en évoquant la méthode pragmatiste et la question de la croyance.

La méthode de l'enquête scientifique obéira à la maxime pragmatiste, qui s'énonce ainsi :

> Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet[4].

Peirce dira : «Le sens d'une chose consiste simplement dans les habitudes qu'elle implique.» (5.400) Soulignons d'abord qu'une lecture attentive de la maxime pragmatiste nous écartera d'une interprétation purement utilitaire de la maxime. L'une des formules de W. James peut être égarante : «Est vrai ce qui marche [works].» Il s'agit chez Peirce de nos *conceptions* et des effets *possibles* de l'objet de notre conception. La méthode de détermination des croyances n'est donc pas dirigée par un principe simpliste d'efficacité. Elle est une méthode d'orientation de l'intellect face aux possibilités du monde réel. La méthode va servir à définir une opération centrale du travail scientifique que Peirce appelle l'*abduction*. Celle-ci consiste à imaginer par l'intelligence des hypothèses susceptibles d'expliquer des faits surprenants (faits relevant de la secondarité). Il s'agit en effet, d'abord, de comprendre. La façon de guider la croyance dans un chemin rationnel n'est donc pas livrée aux hasards d'une collection empirique des faits, mais elle n'est pas non plus commandée par une logique transcendantale constitutive des conditions de possibilité de la connaissance des objets. Nous ne trouvons pas non plus chez Peirce l'idée d'une phénoménologie comme science des sciences[5], appuyée sur une connaissance nécessaire des conditions du savoir.

La croyance orientée par la maxime pragmatiste doit cependant conduire à la vérité une communauté scientifique qui devrait finalement s'accorder sur des croyances inébranlables.

Peut-on craindre chez Peirce de voir traitées comme identiques une croyance inébranlable par le doute et une croyance vraie ? Une telle

---

4. La formulation anglaise, un peu différente, doit être mentionnée : «Consider what effects, that might conceivably have practical bearings, we conceive the object of our conception to have. Then our conception of these effects is the whole of our conception of the object.» (5.402)

5. Il y a bien, dans le projet global de l'œuvre, chez Peirce, une *phénoménologie*, c'est-à-dire une «analyse des types de constituants de notre pensée et de notre vie» (8.295), à côté d'une *science normative* et d'une *métaphysique*. Et certes la phénoménologie sera la discipline sur laquelle reposeront science normative et métaphysique. Appelée à partir de 1904 phanéroscopie, ou examen de ce qui apparaît, la phénoménologie comprendra «la totalité effective de tout ce qui, en quelque façon ou quelque sens que ce soit, est présent à l'esprit, tout à fait indépendamment de la question de savoir si cela correspond ou non à une chose réelle.» (1.284) On voit ici la ressemblance, mais la grande différence avec le projet husserlien. Sur ce point, voir *La Pensée-signe*, p. 19 sq.

formulation est, on le devine, sujette à caution. N'y a-t-il pas des gens qui croient fermement des choses fausses ou douteuses ?

Mais Peirce ne pense pas ici en termes de croyances individuelles. La méthode scientifique concerne les chercheurs, et ceux-ci, s'ils s'accordaient en fin de compte sur des vérités, l'auraient fait de la façon la plus critique. En outre, et principalement, Peirce parle très souvent d'une «fin» de l'enquête au *conditionnel*.

Peirce n'offre pas de théorie de la vérité de pure cohérence ni de pure correspondance, ni du reste un mélange des deux. Ce qui importe, ce n'est pas une vérité que l'on atteindra à force de connaître davantage de faits, ni une vérité cohérence sans rapport aux faits telle qu'on la trouve chez Frege. Il s'agit de la vérité que l'on atteindrait, *si* l'enquête devait se poursuivre indéfiniment.

Une telle conception de la connaissance n'a rien de prophétique ; elle ne saurait non plus être qualifiée de «scientiste»; elle correspond aux catégories de Peirce, où la secondarité peut se manifester à tout moment et rompre la projection totalisante, la tentation d'un «idéal» scientifique.

Enfin, il serait peut-être permis de se demander si la méthode de Peirce, sa vision à la fois réaliste, anti-intuitive et sémiotique de part en part de la connaissance, ne nous dirigeraient pas vers une philosophie non-anthropocentrique, une pensée des mondes multiples où nous aurions laissé derrière nous aussi bien une opposition dualiste de la conscience et du monde qu'un monisme réducteur. C'est ce point que nous voudrions développer en conclusion.

Comment Peirce peut-il soutenir à la fois que tout est signe et qu'il existe une réalité indépendante de nos croyances, ou tout au moins des croyances personnelles de chacun, car le rapport est étroit entre la réalité et les croyances de la communauté critique des chercheurs.

Il faut revenir pour cela à l'image, critiquée par Peirce, d'un sujet face à une réalité saisie intuitivement. On serait tenté de penser que le refus de cette image conduise Peirce à admettre une théorie du genre du «veil of perception» et donc à contredire le réalisme. En effet, si ce qui se trouve face à moi est toujours un signe, une indication d'autre chose, si ma propre réalité d'interprète des signes en est un, je pourrais être tenté de voir dans la pensée de Peirce un vaste jeu de miroirs qui ne renvoient jamais à une réalité extérieure à ces signes omniprésents.

Or, il faut s'y prendre tout autrement si l'on veut comprendre à la fois la sémiotique, les catégories, le réalisme et l'affirmation de l'indétermination essentielle de la réalité.

1. Commençons par le vague. Avoir affaire à des signes, loin de constituer un obstacle à la saisie du réel, nous permet de ne jamais

nous heurter au mur d'une «réalité totale et définitive» qui bloquerait la recherche. Une telle «réalité» ne serait que la projection naïve des croyances de telle ou telle personne qui penserait pouvoir mieux saisir la réalité en se passant de signes. Mais les signes sont là, au contraire, pour affirmer la réalité comme *transformation réelle*[6], réalité qui est indéterminée non par défaut d'exactitude, mais par la nature même de la transformation.

2. Les catégories vont éclairer cela. Le dualisme plante un sujet devant un objet et — pensons à Schopenhauer — affirme une différence radicale entre eux : le sujet connaît ; l'objet est connu. Jamais un objet ne peut contenir un sujet. Or, les catégories de Peirce vont montrer que la relation au monde n'est jamais duale de cette façon. «Un signe ne dénote donc jamais son objet, directement ou dyadiquement : il ne dénote son objet que parce qu'il y a un autre signe (pas nécessairement un esprit) qui l'interprète comme le faisant[7].» Le processus de semiosis, la transformation réelle, est donc tel que la pensée et l'objet sont toujours liés par une relation de signification, laquelle n'est jamais absolue, mais toujours à nouveau imbriquée dans la continuité du processus.

3. On pourrait penser qu'ainsi l'on n'atteint jamais la réalité, mais, en vérité, pour Peirce, la réalité est d'emblée atteinte ; seulement, si quelqu'un se figure qu'il atteindra une réalité plus «profonde», plus intuitive, s'il tente de s'exempter du processus et de se camper devant une réalité fixe et inchangeable, il n'aura fait que nier le caractère *inépuisable* de la réalité. Il n'aura pas vu, en outre, que la compréhension, la Tiercéité, n'est pas quelque chose que nous chercherions en vain à atteindre, mais se trouve *donnée* au départ du processus, dans l'indétermination du réel, dans la généralité qui habite le réel.

Aux yeux de Peirce, celui qui ne comprend pas que l'indétermination de la réalité, loin d'être un obstacle, est une condition nécessaire de l'enquête, en restera aux méthodes non-scientifiques de fixer la croyance : la méthode de *ténacité* qui, s'attachant obstinément à une croyance, refuse de jamais en changer ; celle d'*autorité* où l'endoctrinement rend le doute impraticable ; ou enfin la méthode *a priori*, où

---

6. Je me sers de cette expression qui n'est pas, que je sache, utilisée par Peirce.

7. C. Tiercelin, *C. S. Peirce et le pragmatisme,* p. 57.

l'on adopte un système harmonieux de croyances qui supprime lui aussi les remises en question[8].

La méthode scientifique, la seule qui rend possible la recherche critique de la vérité, est donc la seule qui n'isole pas la pensée du monde réel, en garantissant que la réalité soit toujours comprise comme plus vaste, plus riche, que n'importe quel système de pensée qui voudrait se donner comme définitif. En ce sens, la Tiercéité n'appartient pas en propre à l'homme ; elle est inhérente au réel. Rien n'empêche donc de penser que l'intelligence n'appartient pas qu'à l'homme, et que la réalité puisse se révéler pensée par d'autres systèmes que celui de notre rationalité humaine, dans une multiplicité de mondes[9].

Jean-Pierre LEYVRAZ

---

8. Peirce ne pense pas que les hommes cessent jamais de suivre ces méthodes primitives et entre autres la méthode d'autorité, qui guidera toujours les masses humaines.

9. On pourrait penser ici à l'hypothèse des mondes multiples (Everett) pour interpréter les paradoxes de la mesure dans la mécanique quantique.